Document generated on 04/24/2024 12:43 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Blues cajun

Moi, Jeanne Castille, de Louisiane de Jeanne Castille Jeanne Castille, *Moi, Jeanne Castille, de Louisiane*, Paris, Luneau-Ascot Éditeurs, 1983,222 p.

Jean-Louis Major

Number 30, Summer 1983

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39901ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Major, J.-L. (1983). Review of [Blues cajun : *Moi, Jeanne Castille, de Louisiane* de Jeanne Castille / Jeanne Castille, *Moi, Jeanne Castille, de Louisiane*, Paris, Luneau-Ascot Éditeurs, 1983,222 p.] *Lettres québécoises*, (30), 62–64.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par Jean-Louis Major

Blues cajun

Moi, Jeanne Castille, de Louisiane

de Jeanne Castille

J'avais d'abord prévu consacrer cette chronique à trois livres récemment parus, j'avais même annoncé mon propos au directeur de *Lettres québécoises*, il n'y manquait que le titre et le texte. Selon mon habitude, j'avais posé les livres sur ma table de travail depuis un certain temps déjà, je les avais feuilletés, j'avais grappillé ici une page, là quelques-unes, ailleurs un paragraphe, amorçant le fil de ma lecture, à l'écoute de ce qui allait orienter mon écriture. L'actualité pour une fois faisait bien les choses, m'apportant presque en même temps *La pointe du vent*[1], *De mémoire de femme*[2] et *Moi, Jeanne Castille, de Louisiane*[3].

Je pourrais ainsi réunir des voix venues d'ailleurs: celle de Claude Haeffely, d'origine alsacienne, d'enfance bretonne, venu à Montréal en 1953, proche des milieux de la peinture et de la poésie, participant à la naissance de l'Hexagone, côtoyant Giguère et Bellefleur; celle de Marguerite Andersen rappelant une enfance et une adolescence allemandes, vivant maintenant en Ontario après des années en Europe, à Montréal, en Afrique, aux États-Unis; celle de Jeanne Castille, née en Louisiane et faisant entendre de là-bas la voix de l'autre Acadie, de cette Acadie qui n'a pas vécu la saga du retour de Pélagie.

Ce serait aussi l'occasion d'explorer les formes autobiographiques. *La pointe du vent* rassemble des proses et des poèmes, des lettres et des textes d'amis, des dessins: feux croisés de l'intérieur et de l'extérieur, des rencontres et des circonstances, des événements et des entreprises, du hasard et de l'écriture. *De mémoire de femme* se présente comme «récit en partie autobiographique», prenant soin pourtant d'avertir que «ce n'est que parmi les morts que l'on risque de rencontrer des personnes semblables aux personnages du texte». La narration s'y donne la forme d'un journal multiple, tenu d'abord par la protagoniste, Anne Grimm, puis d'un récit où prennent la parole tour à tour sa mère, sa soeur et son fils, selon un axe chronologique qui va de 1926 à 1979. Mais est-on dans l'autobiographie? La médiation du personnage n'inverse-t-elle pas la perspective? Le pacte autobiographique fut-il jamais noué? *Moi, Jeanne Castille, de Louisiane* adopte au contraire la forme classique des Souvenirs: l'enfance et le milieu d'autrefois s'y éploient à la façon d'une fleur tropicale qui n'eut jamais à craindre l'hiver, la vie adulte ne s'y raconte que pour mieux souligner les contrastes avec le passé, pour l'évoquer encore, le recréer.

Mais voilà. Je me mis à lire le livre de Jeanne Castille. Aussitôt ses souvenirs furent les miens, jusqu'à l'orée du rêve. Chaque page m'était plaisir de rêverie. Ce n'est pourtant pas le lieu d'une écriture hautement personnelle. Mais c'est une parole humble et juste. Jeanne Castille sait la valeur des mots issus d'une langue menacée, reconquise contre l'histoire. Chaque mot s'ajuste à une réalité qu'il faut évoquer avec patience et justesse, comme l'artisan recrée la forme léguée, pour la transmettre à son tour; chaque mot fait revivre une langue en péril, un passé qui s'éloigne, une civilisation peut-être déjà perdue.

Ce livre d'une vieille dame qui vit dans la maison ancestrale avec ses trois soeurs et leurs douze chats raconte moins une existence singulière que le destin d'un peuple, mais rien ne s'y présente que dans l'intimité du souvenir. Ce qu'elle évoque n'appartient qu'à cette Louisiane lointaine, que pourtant elle me rend si proche. Avec elle, je revis au pays des bayous et des marais, parmi les chênes centenaires, à l'orée des forêts auxquelles la mousse espagnole suspend un air funèbre.

Chaque fois que je revenais aux deux autres livres dont je voulais parler, j'étais déçu comme au retour d'un rêve. Dans le livre de Claude Haeffely, je ne renouais pas avec la poésie, j'éprouvais même l'agacement d'en être exclu comme si c'était affaire de chapelle. C'est pourtant la poésie qui m'avait fait souhaiter lire *La pointe du vent* dès l'annonce de sa parution, car je l'avais perçue, tout ensemble réflexion et présence chaleureuse, dans *Forêt vierge folle* de Roland Giguère, premier titre de la collection «Parcours». Quant au livre de Marguerite Andersen, je n'y entendais qu'une litanie monotone: vies arasées réduites à leurs surfaces, petits faits, petites phrases, comme un champ de cailloux où ne pousserait pas un seul brin d'herbe. J'étais peut-être injuste. Aussi bien renoncer à parler de ces deux livres, pour me laisser porter, tranquillement mais de façon combien émue, par les souvenirs de Jeanne Castille et par ma

rêverie. Quand un livre me rend ainsi injuste à l'égard d'autres livres, c'est que ma lecture a éveillé une exigence à laquelle je ne puis que me livrer avec plaisir et sans remords.

Mais voilà qu'un autre livre, dont je n'avais pas à traiter ici, vient jouxter celui de Jeanne Castille, et celui-là ne me déçoit pas. Au contraire, l'admirable *Trois essais sur l'insignifiance*[4] de Pierre Vadeboncoeur prolonge mon exigence, il lui donne un nom et une voix, il l'oriente et la soutient et l'élargit. Avec un accent qui est celui des pages les plus éclairantes et les plus fortes de ses écrits polémiques — celles qui échappent au journalisme — mais avec aussi la limpidité d'*Un amour libre*, Vadeboncoeur interroge ce néant américain qui, sous couvert de bruits, d'agitation, de couleurs bariolées, de désirs comblés, se répand sur notre temps comme une cendre volcanique — mais il n'y a pas de volcan, il n'y a qu'un gigantesque néon. En interrogeant ce désert, c'est bien de l'exigence de l'âme, de l'exigence d'âme, que me parle Vadeboncoeur, et précisément à propos de cette Amérique où se situe la Louisiane de Jeanne Castille mais en s'y opposant comme le silence, la verdure, la profondeur du souvenir s'opposent au clinquant, à la trépidation, au cercle des désirs sans au-delà.

Et j'écoute Jeanne Castille me parler avec amour du peuple acadien implanté en ce pays si longtemps oublié de l'Amérique, mais menacé, envahi déjà par une multitude sans âme et qui n'en veut pas. Déjà le dernier chêne qui protégeait la maison familiale, plus que centenaire elle aussi, s'est écroulé, ses racines coupées par les rongeurs venus du Texas. Le pétrole a effacé des siècles de pauvreté mais il a amené les pétroliers, il a dénoué l'isolement: «cent quatre-vingts ans après la vente de la Louisiane aux Américains, l'invasion américaine recommence». La musique cajun renaît et résonne en Louisiane, mais Nashville se l'approprie pour la vulgariser et la dévoyer.

Comme Roland Giguère, Jeanne Castille aurait pu écrire: «Je n'imagine rien, je n'invente rien, tout apparaît quand j'appelle». Ce qui apparaît sous ce titre prononcé comme une foi jurée, «Moi, Jeanne Castille, de Louisiane», ce qui répond à son appel et à sa fidélité, c'est l'âme de son Acadie natale; c'est aussi l'âme du passé, dont Jeanne Castille es-

père pourtant qu'elle vit encore, qu'elle vivra malgré tout.

Elle est née dans le sud-ouest de la Louisiane, à Pont-Breaux, sur les bords du bayou Teche, là où en 1817 Agricole Breaux jeta un pont pour relier la Pointe à Saint-Martinville. Jusqu'en 1922 elle fréquente l'école française des Soeurs de l'Adoration Perpétuelle. Elle évoque avec émotion les titres de ses manuels scolaires, les dates et les lieux des achevés d'imprimer. L'un, de 1904, provenait de chez Belin Frères, rue de Vaugirard — les petites Louisianaises de 1920 savaient que la rue de Vaugirard est à Paris. Un livre d'exercices de grammaire avait été imprimé au Québec en 1857; une *Histoire biblique*, en français, venait d'Allemagne. Et l'on se prend à rêver avec elle au cheminement obscur des livres et à ces liens presque invisibles, ténus et pourtant ineffaçables, qui en 1920 rattachaient au monde francophone, parfois avec des détours inattendus, les petites Acadiennes de Louisiane.

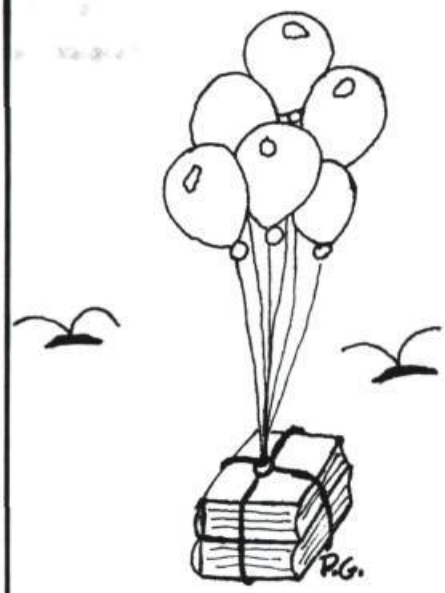
Jusqu'en 1926 elle fréquente le lycée de Pont-Breaux. Malgré l'interdiction gouvernementale, en 1921, de parler français dans les écoles, on y enseigne encore en français. De 1926 à 1929, elle est inscrite à l'Institut du Sud-Ouest de la Louisiane (qui deviendra «notre université à nous, les Acadiens») à Lafayette, la véritable capitale de la Louisiane française. Pendant quarante-quatre ans elle enseigne le français: jusqu'en 1932 chez les Protestants, à Homer, dans le nord collineux de la Louisiane; de 1932 à 1958, à la High School de Saint-Martinville; enfin, de 1958 à 1973, à Pont-Breaux où, pour occuper l'unique poste de professeur de français, elle avait dû attendre que sa tante Sophie prenne sa retraite. Elle ne s'est pas mariée: ses élèves et l'Acadie furent sa famille.

Comme en tant d'autres Souvenirs, ceux de Florentine Morvan Maher par exemple ou ceux de Jos-Phydime Michaud, le passé revit d'abord par l'évocation du milieu. Pour Jeanne Castille, c'est le paysage du sud-ouest de la Louisiane et plus précisément les bords du bayou Teche:

> *«le plus beau de tous. Chacun s'accorde à le penser et même les jaloux à quelquefois l'avouer. Le plus beau. Celui où la rencontre de l'eau et des arbres offre la plus grande douceur et un mystère certain. Celui où la lumière est la plus pure, les sinuosités de l'eau les plus coquettes, les crépuscules les plus tendres, la mousse espagnole incomparable. Une espèce de paradis et qui devait l'être dans le temps...»*

Ce paradis fut d'abord un refuge pour un peuple dispersé. Les Acadiens y parvinrent dix ans après le Grand Dérangement: ils croyaient atteindre une terre française, ils découvrirent que la France l'avait cédée à l'Espagne en 1762. En 1769, il y eut pendant neuf mois une République de la Louisiane, dont les chefs, refusant la cession par la France, furent fusillés par les Espagnols à La Nouvelle-Orléans, le 25 octobre 1769. Le territoire fut rétrocédé à la France en 1800, pour être vendu aux Américains par Napoléon en 1803. En 1861, pendant la Guerre de Sécession, la Louisiane, avec les autres États du Sud, se sépara des États-Unis, pour être reprise et dévastée par les Nordistes en 1863. En 1927, il y eut la grande inondation. Après la guerre, le pétrole.

Les Acadiens n'ont jamais cédé au vertige de la tragédie: contre l'histoire, ils ont peu à peu établi leur civilisation. Pendant des siècles, ils ont acadianisé les nouveaux-venus, «par voisinage et par épousailles». Cette civilisation revit dans les souvenirs qu'évoque Jeanne Castille, à la façon précise et attentive d'une ethnographie intime. De génération en génération on était habitant (le mot subsiste en Louisiane comme au Québec): on cultivait les patates douces, le maïs, le



riz, le coton, l'indigo, le tabac, la canne à sucre. On se donnait la main dans les danses et dans les corvées, on faisait sien un pays aux antipodes de l'Acadie d'en haut. Et cette longue habitation au pays des bayous trouvait à s'exprimer et à s'intérioriser dans les coutumes du peuple acadien, dans ses légendes, dans les mots qu'il inventait, dans sa cuisine, dans sa musique qui s'appropriait les airs des Antilles françaises aussi bien que le blues, dans ses maisons en «bousillage» comme celle que construisit vers 1850 l'arrière-grand-père maternel Tréville Thibodeaux. Tous ces éléments de civilisation se sont faits particuliers par nécessité, par pouvoir de résistance et d'adaptation.

On inventa des mots français pour nommer des réalités nouvelles. On turluta des airs et on emprunta l'accordéon aux Allemands parce que les Anglais avaient pris soin de briser les violons des Acadiens avant de les déporter. On créa des plats avec ce que l'on récoltait en climat semi-tropical et avec ce que l'on pêchait dans les bayous. On construisit les escaliers à l'extérieur de la maison parce que les escaliers intérieurs étaient frappés d'impôt.

Cette civilisation connut pourtant un déclin, qui commença avec les rapines annonciatrices de la Guerre de Sécession. En 1865. le Nord vainqueur promulgua des lois pour interdire l'usage du français en Louisiane, puis de nouveau en 1921. Après la deuxième guerre mondiale, il y eut l'invasion suscitée par la découverte du pétrole. Puis il y eut la télévision.

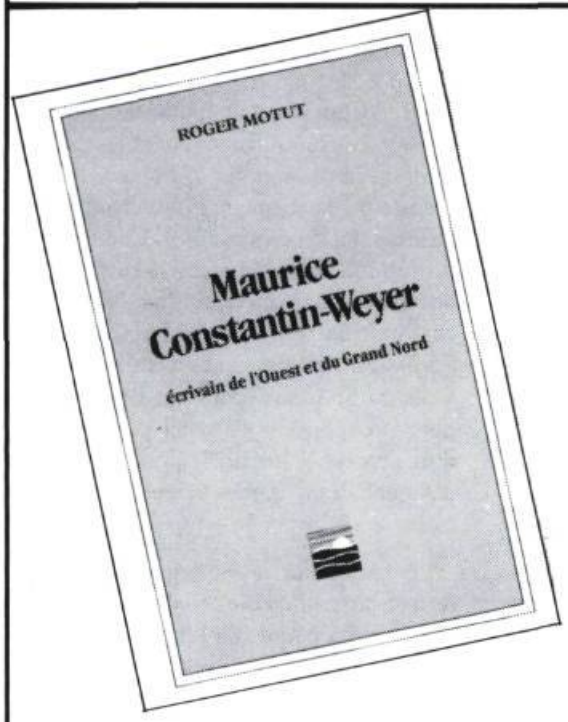
C'est donc vers 1940-1941 que Jeanne Castille commence à lutter pour la sauvegarde de la langue fraçaise. En même temps, elle scrute les vieux papiers, elle interroge l'histoire, elle ressuscite les coutumes d'autrefois, elle recueille les chansons et les danses oubliées: quadrilles, violette double, danses rondes. La musique est la pureté retrouvée, reconquise: «les sons résistent là où les mots s'effritent». La langue, elle, est plus menacée. Le «Speak white» de Michèle Lalonde prend une autre résonance en Acadie; on y corrigeait autrefois les expressions fautives des enfants en leur disant: «Ne parle pas comme un nègre», précisément parce que le français acadien se créolisait, c'est-à-dire que sa syntaxe et son vocabulaire dérivaient vers la langue des Noirs créoles. (Mais dans ce pays de ségrégation raciale, les chansons acadiennes disaient de la jolie blonde aimée: «Ma négresse».) En 1972, Jimmy Domengeaux, fondateur du CODOFIL (le Conseil pour le développement du français en Louisiane), disait au président de la République française: «Monsieur le Président, si tu m'aides pas, le français il est foutu en Louisiane». C'est pourtant son attachement indéfectible à la langue française qui sous-tend les Souvenirs de Jeanne Castille. C'est par cet attachement et par l'action qu'il suscite, que revit en elle et autour d'elle l'âme acadienne:

> *«Le combat que nous avons mené était dirigé contre la mort (mort d'une langue, mort d'une culture, mort d'un peuple...), et pour avoir gagné (fragile victoire...) il m'apparaît, certains jours, que ma vie en tire une espèce d'éternité.*
> *Moi, Jeanne Castille, de Louisiane.»*

Il y a en ces paroles une noblesse et une foi qui ne sauraient mentir, une espérance dont on voudrait qu'elle ne fût pas vaine.

Jean-Louis Major

1. Claude Haeffely, *La pointe du vent*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, coll. «Parcours», 1982, 221 p.
2. Marguerite Andersen, *De mémoire de femme*, Montréal, Les Quinze Éditeur, coll. «Réelles», 1982, 270 p.
3. Jeanne Castille, *Moi, Jeanne Castille, de Louisiane*, Paris, Luneau-Ascot Éditeurs, 1983, 222 p.
4. Pierre Vadeboncoeur, *Trois essais sur l'insignifiance*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1983, 114 p.



Au Canada,
où on l'avait
menacé des peines
de l'enfer,
on commence à mieux
apprécier et à mieux
comprendre ce que
Constantin-Weyer
a écrit sur nous.

Jean-Marcel Duciaume

Photo : Athé

Roger Motut

Éditions des Plaines
C.P. 123
Saint-Boniface (Manitoba)
R2H 3B4